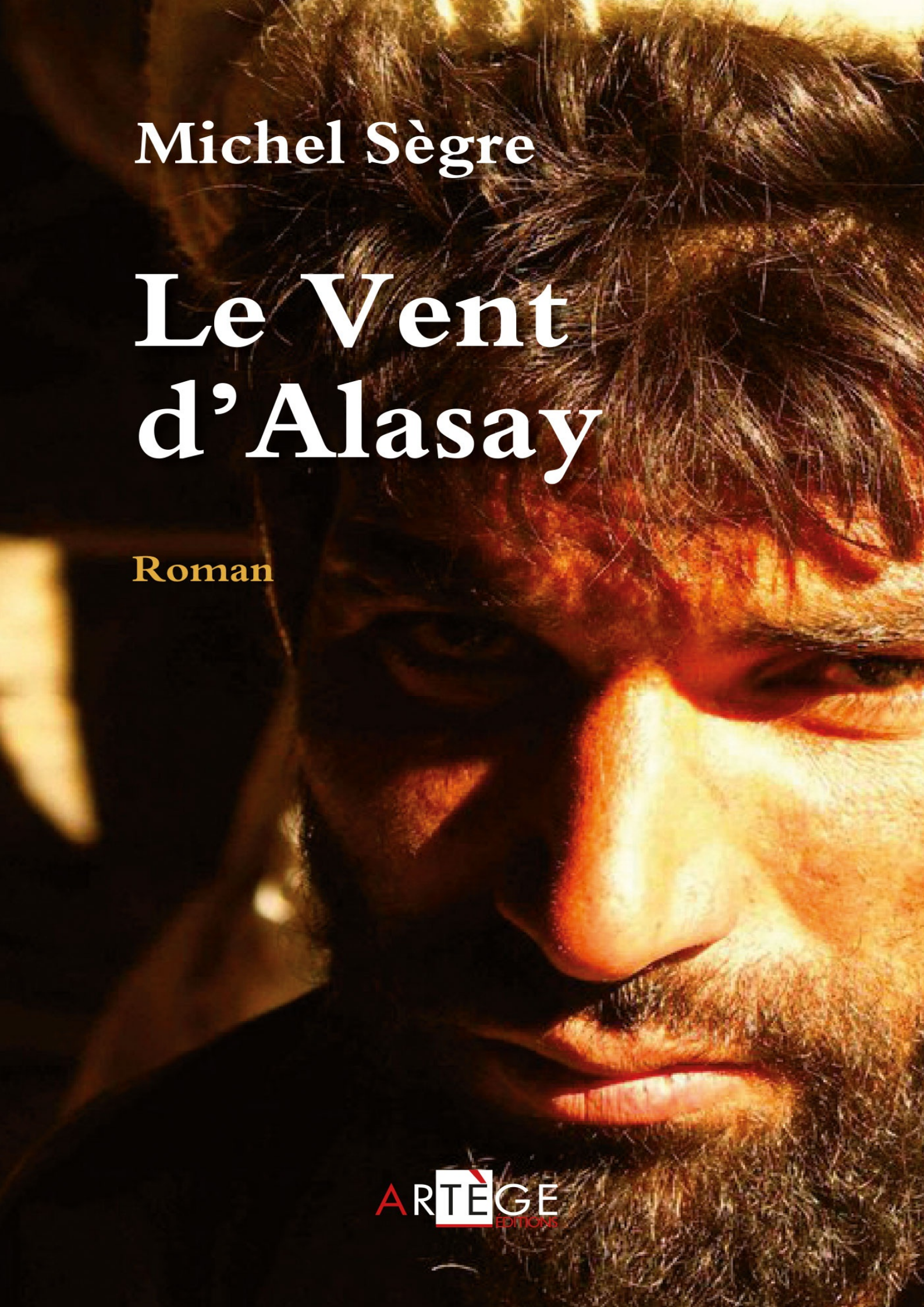




Michel Sègre

Le Vent d'Alasay

Roman

ARTEGE
EDITIONS

Le Vent D'Alasay

©Artège Éditions, Perpignan, octobre 2013
11 rue du Bastion Saint-François - 66 000 - Perpignan
www.editionsartege.fr

ISBN : 978-2-36040-238-0

ISBN epub : 978-2-36040-847-4

Tous droits réservés pour tous pays

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

face au « Château Fort ». Si des combats devaient éclater dans le fond de la vallée, ils savaient qu'une partie des insurgés rejoindrait leurs postes de combat habituels, sur les pentes sud du Türchar. De là où était postée sa section, Lefert espérait pouvoir fixer les insurgés par des tirs fichants. Ils savaient qu'en montagne, celui qui occupait une position dominante possédait un avantage psychologique certain sur son ennemi.

Molinier et Blanc s'installèrent sur un large rocher plat qui affleurait la crête. Ils construisirent un petit muret derrière lequel ils s'embusquèrent. Cette montagne était un immense empilement de schistes. Elle leur rappelait le massif des Cerces, dans les Alpes du Sud où un grand exercice dénommé Djalalabad avait clôturé leur phase de préparation.

– Putain ! Qu'est-ce qu'il fait chaud dans ce bled ! On se croirait dans les Aspres, en plein mois d'août. Il tombe du feu, dit Blanc avant d'aspirer une longue gorgée d'eau par le tuyau en plastique de son « camelbak ».

– C'est sûr, *fa calor*, lui répondit Molinier en catalan.

Les deux chasseurs alpins étaient originaires de villages voisins de Cerdagne, Saint-Pierre-Dels-Forcats et La Cabanasse, dans les Pyrénées-Orientales. Ils se connaissaient depuis longtemps pour avoir fréquenté le même club de ski, mais ils n'avaient vraiment sympathisé que lorsqu'ils s'étaient retrouvés au 27^e BCA. Leur amitié d'adolescents était alors devenue une véritable fraternité d'armes, forgée dans les épreuves d'un entraînement difficile, constitué d'exercices de combat en altitude, de séances de tir en montagne et dans la neige, de longues marches sur des terrains escarpés et de nuits en igloo. Les deux soldats s'étaient découvert une passion commune pour l'alpinisme et le ski de randonnée. Ils profitaient de leurs week-ends pour arpenter les massifs montagneux de la Haute-Savoie.

L'été les voyait user leurs chaussons d'escalade et la peau de leurs mains sur les parois calcaires des Bauges et des Bornes et dans les cheminées granitiques des Aiguilles Rouges et celles de Chamonix. L'hiver, les deux compagnons de cordée zébraient de leurs skis les combes des Aravis et les dômes de neige du Chablais, les glaciers et les grandes pentes du massif du Mont-Blanc. Ils écumaient les montagnes des Alpes, assoiffés de liberté, de grands espaces et d'adrénaline.

La dissemblance entre les deux amis était frappante. La silhouette élancée de Molinier contrastait avec celle, petite et râblée de Blanc. La blondeur, le teint clair et les yeux bleus du premier trahissaient de probables origines saxonnes, tandis que le second pouvait fièrement revendiquer ses racines catalanes et leurs ascendances wisigothiques par son teint mat, ses cheveux de jais et ses yeux noirs. Molinier était un rien introverti, souvent absorbé dans quelques pensées insondables que ne parvenaient pas à troubler les bavardages incessants de Blanc.

Outre la montagne, les deux compères partageaient le même attrait pour le tir à longue distance. Ils formaient, depuis bientôt cinq ans, le meilleur binôme de tireurs d'élite de leur bataillon. Alternant indifféremment les fonctions de tireur et de spotteur², Blanc et Molinier avaient remporté, sans coup férir, les quatre derniers challenges de tir de la brigade de montagne. Leurs succès tenaient à une confiance mutuelle absolue et un art consommé dans leur capacité à apprécier les conditions météorologiques qui présidaient chaque tir. Blanc et Molinier n'avaient pas leur pareil pour traduire en millièmes de contre-visée et de correction de parallaxe, les mètres par seconde de vent, les degrés de température et les pourcentages d'hygrométrie. Ils aimaient par-dessus tout ce mariage entre la science froide du tireur et l'art subtil du chasseur capable

d'apprécier d'un coup d'œil l'inclinaison du soleil et les reflets trompeurs des champs de neige.

Molinier et Blanc avaient développé leur instinct et leur technique de tireurs d'élite durant les longues parties de chasse à l'isard et au bouquetin qu'ils faisaient dans leurs Pyrénées natales. La vallée d'Eyne était devenue leur jardin d'automne. Ils en connaissaient la moindre combe, le plus petit repli. Ils savaient où les hardes aimaient brouter à l'abri du regard des hommes. Que souffle le vent d'Espagne ou la tramontane, ils parvenaient toujours à échapper à l'odorat de ces caprinés et à surprendre leurs sentinelles postées comme des vigies sur les croupes des alpages. Entre chien et loup, les deux chasseurs remontaient la vallée, leur fusil arrimé à leur sac à dos. La traque ne débutait qu'à l'aube, après une nuit passée dans ce qu'ils s'amusait à surnommer leur hôtel d'altitude, *l'orry de dalt*, une cabane en pierre située en aval du dernier ombilic de la vallée.

Lorsque le ciel rosissait, transformant en ombres chinoises les déchiquetures des crêtes du Cambre d'Aze et de la Tour d'Eyne, les deux amis quittaient leur havre de pierre, leur fusil, leur cartouchière, leur paire de jumelles et une gourde d'eau pour seul équipement. Il fallait être léger pour monter avant le lever du jour sur les contre-pentes, s'embusquer dans les champs de genêts et attendre dans la froidure automnale que les hardes montent sur les versants opposés au leur, brouter aux premiers rayons du soleil. Leurs vies de chasseurs, de montagnards et de tireurs d'élite se confondaient alors dans celle de contemplateurs du grand spectacle de la vie sauvage dans le monde magique de l'altitude. Parfois, gagnés par la quiétude et l'harmonie du troupeau paissant sous leurs yeux, ils décidaient d'un coup d'œil complice, de ne tirer aucune bête. Dans leur esprit, la chasse devait s'inscrire dans un cycle dont la montagne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tard. » Bernard Canel se rêvait en maréchal d'Empire, chargeant à la tête de ses soldats à Arcole, Austerlitz ou Ulm. Comme beaucoup d'officiers, il avait une grande admiration pour Napoléon, mais ses deux modèles étaient les généraux Patton et Bigeard. Chez le premier, il aimait la personnalité ambivalente, mélange d'un troupier rugueux et abrupt et d'un fin lettré passionné d'histoire militaire qui ne se déplaçait jamais sans sa bibliothèque de campagne. Chez Bigeard, le colonel Canel admirait l'incroyable sens tactique et l'inébranlable confiance en soi que ce grand chef parachutiste savait communiquer à ses hommes. Pour Canel, Patton et Bigeard étaient deux maréchaux d'Empire du XX^e siècle.

Quand il avait su que son bataillon partait se battre en Afghanistan, Canel avait téléphoné au général Bigeard qui s'était retiré à Toul, dans sa Lorraine natale. Il tenait à dire au vieux général toute l'admiration qu'il lui vouait.

– Votre exemple ne me quittera pas, mon général.

– Merci mon colonel, avait répondu Bruno de sa voix à la fois ferme et pleine d'attention. Je n'ai qu'un seul conseil à vous donner : l'Afghanistan, ce n'est ni l'Indochine, ni l'Algérie. Votre guerre sera différente des miennes. Trouvez votre propre voie et soyez prudent.

Canel avait été frappé par la sagesse et l'humilité de cet homme qui avait été couvert d'honneurs. Il savait que ses conseils ne le quitteraient pas.

Depuis son observatoire, le colonel Canel observait la fièvre qui commençait à gagner la foule autour des tentes où officiaient les deux médecins et l'infirmière du bataillon.

– Vert, ici tigre, parlez !

– Ici vert, répondit le capitaine Maubert.

– Point de situation, demanda Canel à son capitaine.

– Ça commence à s'envenimer. Beaucoup de villageois sont déçus de n'avoir reçu qu'une partie de la dotation d'aide humanitaire.

– Qu'en disent les *maleks* ?

– Ils se renvoient la balle comme toujours. Aucun d'entre eux ne veut endosser la responsabilité de cette pagaille.

– OK. Demandez aux toubibs⁵ combien de temps il leur faudra pour écluser les files de consultants.

– Jusqu'à demain matin ! répliqua instantanément Maubert.

– Reçu, je m'en doutais. Prévenez-les qu'on plie dans une heure et envoyez votre homologue de l'armée afghane régler les problèmes avec les *maleks*. Après tout, ce sont eux les premiers concernés.

– Vert terminé.

Cela faisait maintenant plus de quatre heures que la 4^e compagnie du capitaine Maubert était déployée dans la vallée d'Alasay. Canel savait que les talibans les observaient et avaient tout le loisir de chercher les points faibles dans le dispositif des soldats français, attendant le moment opportun pour passer à l'action.

– Combien as-tu compté de soldats français ? demanda Jalil à Noomyalay. Le chef taleb se tenait accroupi derrière le muret de la terrasse qui coiffait la maison de son frère.

– Cinquante-six, répondit le jeune garçon. Il se tenait bien droit devant son oncle.

– Comment sont-ils organisés ? reprit Jalil.

– Un groupe d'au moins trente soldats est sur la colline de Dandawac, un autre est rassemblé près des gros camions blindés et j'en ai vu d'autres encore qui sont sur la montagne au-dessus de l'école, mais je n'ai pas eu le temps de les compter et ils étaient trop loin. Noomyalay parlait de la section du lieutenant

Lefert.

– Et les soldats afghans ?

– Il y en a vingt-cinq dans le virage de la route de Karaji.

– Et près de Dawlatkhel et de Mirakhel ? renchérit Jalil.

– Je n’ai vu personne. Est-ce que maintenant je suis devenu un vrai moudjahid comme toi, oncle Jalil ? demanda Noomyalay.

– Presque, lui répondit l’homme en souriant et en caressant affectueusement la joue de l’enfant. Les renseignements que tu m’as donnés vont m’être très utiles pour nous battre contre les étrangers.

– Quand est-ce que je pourrai avoir une *kalachnikov* comme les autres combattants de ton groupe ? reprit l’enfant.

– Tu es encore un peu jeune, mais tu es déjà sur la bonne voie en me ramenant les informations que je te demande. Quand tu seras un peu plus grand, je te donnerai une *kalachnikov* à crosse repliable, comme celle des *spetsnaz* soviétiques. Les yeux de Noomyalay brillèrent d’envie et de fierté.

– Maintenant, file te mettre à l’abri chez toi et ne parle à personne de notre conversation.

L’enfant allait se saisir du cartable multicolore qu’il avait reçu lors de la distribution humanitaire lorsque son oncle le reprit :

– Jette ce cartable, Noomyalay, un vrai moudjahid n’accepte jamais un cadeau fait par un ennemi. Son honneur et sa foi lui commandent de ne pas se laisser acheter par leurs cadeaux.

À contrecœur l’enfant laissa le cartable sur le sol poussiéreux de la terrasse. Décidément, tout n’était pas drôle dans l’apprentissage de la guerre sainte.

Jalil appela la femme qui, dans la cour du *qala*, faisait chauffer une marmite d’eau sur un feu de bois.

– Tu feras le signal quand je te le commanderai.

La femme acquiesça silencieusement. Jalil continua de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Réglage terminé, efficacité, rendit compte Fournier.
- Efficacité, confirma Clément.

Le grondement de la canonnade roula dans la vallée d'Alasay. Les obus s'abattirent à nouveau devant le groupe de Kochaï. Le bosquet fut plongé dans une épaisse brume ouatée où perçait une lumière laiteuse.

La section de Bousaleh traversa en trois vagues le découvert qui séparait ses véhicules blindés de la zone boisée. Les insurgés concentraient désormais leurs tirs sur la section afghane dont ils espéraient sonner l'hallali. D'épaisses volutes de fumée blanche avaient enveloppé les soldats mais tous restaient immobiles, accroupis derrière les murets des champs, comme s'ils étaient frappés d'apathie.

Les A 10 avaient repris leur folle sarabande au-dessus du « Château Fort ». À défaut de pouvoir faire taire les armes des hommes de Kochaï, ils s'en prenaient à ceux de Jalil. Tous les soldats de Lefert sans exception fouillaient les versants du Türchar à l'aide de leurs jumelles ou de la lunette de leur arme. Le lieutenant avait compris que, désormais, sa mission consistait à détecter les insurgés tapis dans la montagne pour les offrir aux roquettes et aux obus des deux avions. Lefert avait divisé le « Château Fort » en autant de secteurs de surveillance que de paires d'yeux que comptait sa section. Il s'agissait de passer au peigne fin chaque mètre carré de roche, de terre et d'éboulis.

Le colonel Canel hésita un instant avant d'engager la 2^e compagnie qu'il tenait en réserve à Tagab. Les talibans semblaient accuser le coup depuis que les deux avions pilonnaient le Türchar, mais en engageant la section de Bousaleh en contre-attaque, Maubert ne disposait plus de réserve. La section du lieutenant Saint-Martin qui était déployée sur la colline surplombant Dandawac, couvrait les arrières de la

compagnie. Elle ne pourrait pas intervenir.

– Base, ici tigre, appela Canel.

– Ici base, répondit Sudry qui avait reconnu la voix de son chef de corps.

– Je vous demande d’engager jonquille jusqu’à Tartakhel.

Canel ne voulait pas prendre de risques. Si la contre-attaque de Bousaleh échouait ou si les talibans engageaient des renforts, il devait pouvoir réagir très vite. Au combat, tout était d’abord une affaire de timing. « Trop tôt ou trop tard, voilà les premières causes des défaites », aimait-il à répéter à ses commandants de compagnie et ses chefs de section.

– Ici base, reçu. Jonquille sera sur zone dans quarante minutes.

Canel imaginait la satisfaction que devait éprouver le capitaine Chappaz. Il devait déjà être en train de donner ses ordres à ses chefs de section.

La zone arborée sembla être un havre de paix aux soldats de Bousaleh. La fraîcheur, l’ombre et le murmure des eaux des canaux d’irrigation tranchaient avec la chaleur étouffante, la poussière et les détonations qui régnaient en dehors de ce cocon de verdure. Deux mondes totalement différents, l’un façonné patiemment par la main de l’homme, l’autre soumis à la tyrannie impitoyable du soleil, coexistaient dans cette vallée de quelques kilomètres carrés. Alasay était un avatar environnemental du dieu Janus.

Les commandos de montagne progressaient en tête de la colonne. L’adjudant Bousaleh s’était placé immédiatement derrière eux. Il savait que le danger était devant ses hommes. Pour lui, la place d’un chef devait être au cœur de la mêlée. Les chemins creux et les ruelles enserrées par les hauts murs de terre séchée des *qala*, des jardins et des vergers étaient autant de

galeries qui déroulaient leur réseau labyrinthique sous la voûte épaisse des arbres. Dans ce terrain où la visibilité se réduisait à quelques mètres, les alpins savaient que le rapport de force tournait à l'avantage de leurs adversaires. La force ne résidait plus dans la puissance de feu, mais dans la mobilité et l'art de l'esquive. Pris au piège dans les rets formés par l'inextricable entrelacs des haies, des sentes et des *karrez*, le lion pouvait aisément être vaincu par le rat. Bousaleh et ses soldats redoublaient de vigilance.

Jalil fut le premier à apercevoir les commandos de montagne. Il se dissimula derrière le muret du toit en terrasse. Les soldats n'étaient plus qu'à deux cents mètres du groupe de Kochaï. Il les compta patiemment. Ils étaient quarante-deux. À un contre quatre, Kochaï n'avait pas intérêt à engager le combat même s'il se battait sur son terrain. Jalil descendit discrètement à l'étage inférieur de la maison, se saisit de son *talkie-walkie* et réfléchit quelques instants en fixant les motifs du grand tapis rouge qui recouvrait le sol de la pièce. Puis, il remit son poste dans sa poche. Il ne préviendrait pas Kochaï.

Les commandos de montagne se guidaient aux staccatos réguliers des rafales du PKM. Bousaleh estima qu'il n'avait pas été repéré. Il n'avait croisé personne au cours de son infiltration. Les paysans avaient quitté leurs champs dès le début du combat et s'étaient barricadés chez eux, avec leurs familles. Les soldats apercevaient sur leur gauche, les lisières de la zone boisée d'où perçaient les rais d'une lumière vive. Le commando qui ouvrait la marche, s'accroupit et tous les soldats l'imitèrent. Il se retourna vers l'adjudant Bousaleh et désigna en silence le toit de la maison sur lequel étaient postés les deux mitrailleurs de Kochaï. Ces derniers appliqués à tirer sur la section afghane, n'avaient pas remarqué la présence des chasseurs alpins.

– Triangle base en avant, chuchota Bousaleh dans son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

journée était avancée et déjà, le soleil avait entamé sa lente descente vers l'horizon de la Kohe Sofi. Dans moins de deux heures, il ferait nuit.

Tofan sortit lentement de sa prostration. Lorsqu'il risqua un coup d'œil hors de son trou de combat, il vit les derniers alpins disparaître de la crête qui lui faisait face. Pourtant, il n'osait plus sortir de sa cache, taraudé par la peur d'être repéré mais également par la honte d'avoir failli à sa mission. Au bout de quelques minutes, la honte finit par l'emporter sur la peur. Il fut plongé dans un sentiment de culpabilité qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant. Déjà, la lunette de son fusil le regardait de son gros œil réprobateur.

« Que s'est-il passé mon Dieu, s'interrogea-t-il à voix basse. Dieu, j'ai été lâche, je n'ai pas livré le combat que tu attendais de moi. Je me suis terré comme un rat pendant que mes frères se battaient et mourraient sous les balles des Infidèles. Moi, j'ai eu peur, je me suis couché et si j'avais pu disparaître dans les entrailles de la terre, je l'aurais fait. »

Tofan avait besoin de s'entendre dire ses faiblesses.

« J'ai été lâche et ma lâcheté rejaillira sur tous les miens. J'ai sali l'honneur de ma famille, de mon clan. J'ai sali le nom de mon père. J'ai été indigne des commandements du Prophète. Je ne pourrai jamais reparaître dans mon village. »

La sentence qu'il s'appliquait était définitive. Il attendit que la nuit fût tombée. Il n'avait rien mangé ni bu depuis l'aube, mais il n'avait ni faim, ni soif tant son désarroi était grand.

Entre chien et loup, il sortit de sa cache. La lune était déjà levée. Elle était aux trois-quarts pleine, promettant une nuit claire. La fraîcheur commençait à se faire sentir. Dans le fond de la vallée, quelques chiens aboyaient pour signaler leur présence et dissuader d'éventuels rôdeurs. Les lumières étaient rares. Seules les familles les plus riches bénéficiaient de groupes

électrogènes. Les autres devaient se contenter de la lueur vacillante des lampes à pétrole. Les projecteurs de la base de Tagab trouaient la nuit de leurs faisceaux puissants, comme un signe ostentatoire de modernité et d'opulence.

Tofan ne savait où aller. Il s'assit sur un rocher, posa son fusil sur ses genoux et en retira le chargeur. Il retira le chargeur. Il savait qu'il n'y manquait qu'une seule cartouche. Cette idée aviva son chagrin et la honte qui se consumaient au fond de lui. Il huma l'odeur forte de la terre et de la roche que l'humidité de ce début de nuit avait ranimée. Il frissonna, la fraîcheur ambiante ne tarderait pas à se transformer en un froid plus vif. Il devait bouger, mais où aller ? Il était désespéré. Puis, ses yeux accrochèrent le sommet du Türchar qui se découpait dans le ciel étoilé. Il éprouva confusément le besoin de se rapprocher du firmament. En s'élevant vers le sommet, peut-être parviendrait-il à alléger le fardeau de ses remords ? Il décida de rejoindre l'arête en contrebas de laquelle il avait établi son poste de combat. En remontant l'éboulis qui lui permettait d'atteindre la ligne de crête qui le conduirait au sommet, il passa devant l'anfractuosité où Khalid et Naeem avaient été tués par le missile antichar. Il retrouva un bout de tissu brûlé qu'il identifia comme étant un bout de turban. Les restes de ses compagnons de combat avaient dû être ramassés et ramenés dans la vallée. Ils auraient droit à une sépulture digne de leur sacrifice. Tofan fut alors pris d'une nausée soudaine. Le goût acide de la bile envahit sa bouche. Ses vomissements étaient provoqués autant par la représentation qu'il se faisait des chairs calcinées, des corps déchiquetés par la déflagration de l'explosion du missile, que par le dégoût de lui-même que suscitait le martyre de ses deux amis. Eux n'avaient pas failli. Ils étaient allés au bout de leur engagement. Il reprit sa marche, hâtant le pas pour fuir ce tombeau où reposait l'héroïsme de ses frères moudjahidines et,

en contrepoint, sa propre lâcheté.

Le sentier qui parcourait l'arête sud du « Château Fort » serpentait alternativement sur les deux versants, contournant les gendarmes et les pitons qui encombraient la ligne de faîte. Elle se redressait au fur et à mesure qu'elle s'approchait du sommet. Tofan était en nage. Il aurait aimé pouvoir marcher toute la nuit. Cette ascension solitaire lui permettait de calmer les tourments qui l'habitaient. La tension de l'effort physique se substituait à celle née pendant les combats. Il aimait pouvoir décider de son itinéraire, adapter son pas au terrain, choisir ses moments de pause, goûter à la liberté du montagnard, lui qui, quelques heures plus tôt, n'avait été qu'un fétu de paille pris dans la tourmente de la bataille. Il approchait du sommet. Le fond de la vallée était devenu un trou béant insondable. La montagne semblait flotter au-dessus du néant. Elle était une île émergeant d'un océan d'obscurité. Tofan déboucha au sommet du Türchar. C'était un triangle herbeux d'une trentaine de mètres de côté. Il aperçut au loin les lueurs de la base de Bagram, oasis de lumière dans le désert enténébré de la Chamali.

Alors, il tomba à genoux puis tournant son visage vers le ciel constellé, il hurla avec l'énergie d'un désespéré :

– Pourquoi m'as-tu trahi ? Pourquoi as-tu accepté que je devienne un lâche ?

Et il éclata en sanglots comme un enfant abandonné.

Des bêlements et des rires d'enfant le réveillèrent. Le sommet du Türchar baignait déjà dans les premiers rayons du soleil. Tofan se pencha et aperçut en contrebas un troupeau de moutons d'une trentaine de têtes, que gardait un homme accompagné de deux garçons. Les deux petits bergers montaient dans sa direction pendant que leur père faisait pâturer son troupeau. Tofan eut l'impression d'être une bête traquée. Il devait fuir, fuir le plus loin et le plus vite possible pour ne pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pleuvoir ? Il n'aurait plus qu'à boire les eaux de ruissellement qui ne manqueraient pas de remplir les multiples anfractuosités de la paroi. Il nettoierait les plaies de ses mains, il retrouverait des forces et il pourrait reprendre la descente. Pour la première fois depuis sa fuite, Tofan reprenait espoir. Il ferma les yeux et attendit la pluie salvatrice.

Un coup de tonnerre le tira de sa torpeur. Des éclairs zébraient le ciel au-dessus des crêtes de la vallée de Ghayne. Un coup de vent lui fouetta le visage. L'orage approchait. Tofan n'avait plus la force de bouger. Tout au plus parvenait-il à ouvrir toute grande la bouche et attendre que l'eau céleste humecte ses papilles. Un second coup de tonnerre résonna, beaucoup plus proche que le premier. Le vent d'orage redoubla de violence. La première goutte de pluie s'écrasa sur son front. Tofan sourit. Allah lui envoyait l'eau de la délivrance, celle qui allait le sauver et le laver de sa lâcheté. Jamais il n'avait autant désiré être pris sous l'orage en montagne.

Les éléments se déchaînèrent sous ses yeux. Les gouttes se multiplièrent à l'infini jusqu'à devenir une averse drue et continue. La vire ne tarda pas à se transformer en une baignoire dans laquelle le corps de Tofan baignait. Ses vêtements étaient imbibés et lui collaient à la peau. Il se mit sur le ventre et commença à laper goulûment l'eau de pluie, comme une bête déshydratée qu'il était devenu. Il eut l'impression que son corps se régénérât au fur et à mesure que la tempête faisait fureur. Les éclairs illuminaient le Türchar et les sommets alentours dans un formidable feu d'artifice monochrome. Dans ce décor dantesque, la symphonie que jouaient les cieux battait son plein. Les roulements de tambour du tonnerre répondaient aux crépitements des cuivres de la foudre. Tofan entendait les cascades auxquelles les trombes d'eau avaient donné naissance, dévaler de part et d'autre de sa baignoire suspendue. Puis, le

tempo de la symphonie orageuse décrut au fur et à mesure que les éclairs s'espaçaient. La pluie redoubla d'intensité quelques instants comme si, dans un dernier sursaut, les nuages ne voulaient pas céder leur place à la lune et son cortège d'étoiles. Alors, Tofan, comme s'il avait été électrisé par les coups de foudre qui étaient tombés autour de lui, éclata d'un rire de dément qui sonna comme une revanche contre les dalles de schiste brun.

Il attendit patiemment que les lueurs de l'aube estompent celles des étoiles. Toute la nuit, il avait observé la lune jouer à saute-mouton avec les crêtes déchiquetées des vallées de Spée et de Skent. Les formes fantasmagoriques qui l'entouraient, disparurent à mesure que la lumière du soleil reprenait possession de la montagne. Il distingua au loin les nuages de traîne de l'orage qui lui avait redonné la vie. Il s'assit et but à nouveau dans les flaques qui parsemaient la vire. L'eau avait un goût de roche. Il se sentait mieux depuis qu'il avait réussi à éteindre sa soif. Il examina ses mains. Ses paumes et la face interne de ses doigts jusqu'aux dernières phalanges étaient à vif. L'averse de pluie les avait lavées, mais il trempa à nouveau ses chairs sanglantes dans une flaque pour les nettoyer complètement. Le contact de l'eau froide le fit tressaillir puis il s'accoutuma à la douleur. L'eau de la flaque prit une teinte rougeâtre. Tofan saisit ensuite un pan de sa chemise entre son pouce et son annulaire où subsistaient encore quelques lambeaux de peau. Le maintenant tendu avec ses dents, il le déchira contre l'arête vive d'un rocher. Il recommença l'opération plusieurs fois jusqu'à ce qu'il obtienne une série de bandelettes de tissu dont il s'emmaillota les mains. Il lui fallut deux bonnes heures pour recouvrir de tissus sa première main. Chaque geste était une victoire sur la douleur qui le taraudait. La protection que lui offrirent ces pansements lui permit de

retrouver une préhension limitée. Les rochers avaient séché, bien que la face nord du Türchar restât à l'ombre. Tofan était cependant dans l'incapacité de grimper. Tout au plus parvenait-il à se maintenir en équilibre, en appuyant ses poings sur la roche comme des moignons, ou en saisissant quelques prises du bout des doigts. Il dut se résoudre à abandonner son fusil dans la grotte, dernière trace d'une vie dont il ne voulait plus. Il décida de poursuivre sa descente avant que ses dernières forces ne l'abandonnent. Il se pencha par-dessus son balcon suspendu et observa longuement la paroi dont les lignes fuyaient vers l'abîme. Le pilier rocheux qu'il avait déjà repéré depuis le sommet du Türchar semblait être la voie de descente la plus facile. Pour l'atteindre, Tofan devait emprunter une petite faille qui rayait en biseau les hautes dalles qui soutenaient la vire. Elle était suffisamment large pour accueillir la pointe de ses pieds. Il se servirait des quelques aspérités de la roche pour garder l'équilibre avec ses mains. La faille qui descendait en pente relativement douce, le conduirait à l'aplomb du grand pilier rocheux dont il pourrait ensuite franchir l'enchevêtrement de blocs qui le constituait. De part et d'autre du pilier, partaient de grands couloirs remplis d'éboulis dont la base s'évasait en larges cônes de déjection. Tofan repéra quelques névés sur les parties hautes des couloirs, vestiges d'un hiver bref et peu rigoureux.

Il jeta un dernier regard à l'entrée de la grotte où reposerait à jamais son fusil. Il remarqua que les deux faces rocheuses de la cheminée qu'il avait franchie pour parvenir sur la vire, n'avaient pas été mouillées par la pluie, signe de leur inclinaison surplombante. Elles conservaient chacune sur leurs vingt derniers mètres, la grande traînée brune du sang séché de ses mains.

Tofan se mit dos au vide, glissa ses deux pieds dans la faille

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tofan ouvrit les yeux et vit un enfant qui le dévisageait. Le garçon, qui devait avoir une dizaine d'années, portait un cafetan de laine à carreaux et une *kulâ* multicolore. Il était pieds nus. Il ne sembla pas effarouché par le Pachai. Son visage rond aux traits asiatiques bien marqués ne révélait aucune crainte, simplement une grande curiosité. Tofan le regarda un long moment puis détailla l'endroit où il se trouvait. Il vit au-dessus de lui une toile blanche en coton épais qui reposait sur une armature de bois faite de longues perches rondes. Elles étaient régulièrement espacées tous les vingt centimètres. L'armature rectangulaire reposait sur des murets de pierres sèches d'un mètre de haut environ. La toile devait être épaisse car elle ne laissait filtrer aucune lumière venant de l'extérieur, à moins qu'il y eût un double toit ou qu'il fût nuit. Tofan élimina d'emblée cette dernière hypothèse. Il était seul dans la grande tente avec l'enfant. Il ne sut pas très bien s'il était réellement dans une tente ou dans une cabane en pierre. L'endroit était un rectangle assez spacieux, fermé sur ses trois côtés par des murets. Seule la façade où était enchâssée la porte d'entrée était faite du même tissu blanc que le toit. Il nota qu'elle était un peu moins haute que les murets latéraux, probablement pour conserver la chaleur ambiante. L'armature de bois était soutenue par une longue poutre centrale qui constituait la ligne de faîte du toit. Elle reposait sur trois grands poteaux décorés de motifs floraux aux couleurs vives. Le sol de la tente-cabane était constitué de nattes en chanvre qui se superposaient. Au centre, avait été déroulé un long tapis où dominaient des tons rouge, vert et safran. Un petit

poêle en fonte noire était adossé au pilier central. Son tuyau y était arrimé par deux gros colliers de métal. Il passait entre deux perches et était isolé de la toile par quatre plaques de métal. Le petit poêle était éteint. Tofan comprit qu'on devait être à la mi-journée. Il sentait le tissu du toit chauffé par les rayons du soleil. Le mobilier de la tente était très sobre. Deux grands coffres en bois ornés de gros clous en cuivre étaient alignés le long de l'un des murs latéraux, tandis que des matelas étaient empilés entre le dernier pilier et le mur du fond. Dans la continuité des coffres, trois grandes jarres étaient posées près de la porte d'entrée. Il flottait dans la pièce une odeur de fumée, de lait caillé et de graisse de mouton. Tofan était allongé sur un matelas, sous deux épaisses couvertures de laine multicolore. Sa tête était soutenue par un gros coussin pourpre.

– Où suis-je ? finit-il par demander à l'enfant.

Le garçon ne répondit pas. Ses yeux bridés continuaient à le fixer de façon énigmatique. Puis il se retourna et sans un mot, se dirigea vers la porte en bois. Il remit ses sandales et sortit. Lorsqu'il ouvrit la porte, un rectangle de lumière aveugla Tofan quelques secondes.

Il resta seul, tendant l'oreille pour saisir des bruits familiers à l'extérieur de la tente. Il n'entendit qu'une légère brise qui faisait clapoter le tissu du toit. Il essaya de se lever mais une douleur aiguë traversa sa jambe gauche. Il vit sous les couvertures que son tibia était enserré par quatre planchettes de bois fortement liées entre elles par deux cordons de cuir. Ses mains étaient emmaillotées dans des linges blancs. Il se souvint alors de la descente de la face nord du Türchar, de la cheminée dans laquelle il s'était écorché les mains, de l'orage sur la vire qui lui avait sauvé la vie, de l'évasion par la faille de la prison qu'elle était devenue, de la désescalade du pilier rocheux et de la chute sans fin dans le grand couloir pierreux. Ainsi, il n'était

pas mort. Ainsi, son heure n'était pas encore venue. Il se rappela alors de Khalid et de Naeem tués par le missile des Français, du terrible déluge de bombes des avions. Il se souvint de la peur qui avait pris possession de lui. Tout ceci lui paraissait si loin. Il lui sembla que c'était quelqu'un d'autre qui était couché dans cette tente, qui avait vécu ces moments terrifiants. Tofan était mort dans le long dévissage qui l'avait propulsé au pied du Türchar. Un autre homme venait de naître sous cette tente, au milieu de gens qu'il ne connaissait pas encore mais qui l'avaient recueilli et soigné.

La porte s'ouvrit à nouveau et l'enfant qui l'avait observé en silence entra, suivi d'un vieil homme. Tous deux ôtèrent délicatement leurs sandales et s'approchèrent de la couche de Tofan. Le vieil homme portait un *chakman* blanchâtre à rayures bleues et vertes. Son turban était d'une saleté repoussante. Le bas de son visage au teint cuivré était mangé par une barbe blanche et hirsute. Comme l'enfant qui l'accompagnait, il posa sur Tofan un regard doux et curieux.

– Où suis-je ? demanda à nouveau Tofan.

– Que la paix soit avec toi, étranger. Sois le bienvenu sous ma tente. Je m'appelle Darmal et voici mon petit-fils Gulab.

Tofan tressaillit de surprise. C'était la première fois de sa vie qu'on l'appelait étranger. Il n'avait jamais quitté, jusqu'à présent, la vallée d'Alasay. Tout au plus avait-il accompagné son père au bazar de Tagab. Tagab était certes en dehors d'Alasay, mais on y rencontrait tellement d'amis et de voisins que l'on n'y était pas véritablement un étranger. Il n'avait arpenté que son monde, sa terre, et il avait appris à regarder avec méfiance tous ceux qui n'étaient pas originaires de sa vallée. Voilà que les rôles étaient inversés. Il était celui dont on devait se méfier, celui qui devait prouver sa bonne foi et gagner la confiance de ses hôtes. Il était celui dont le sort dépendait du bon vouloir de ceux

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

RPG 7, quatre grenades à main dont deux DF¹⁰, trois caisses de cartouches de *kalach* plus huit chargeurs pleins, quatre gilets de combat et du petit matériel pour fabriquer des IED.

– Ouais, pas mal, conclut Yann.

Les consignes du colonel Canel étaient claires. Il s'agissait de laisser les insurgés engager le combat pour qu'ils dévoilent suffisamment leur dispositif, sans pour autant chercher à s'accrocher au terrain. C'est ce que Chappaz se préparait à faire. En fin tacticien qu'il était, le capitaine avait fait adopter à sa compagnie un dispositif en triangle qui lui permettait de se désengager de la vallée sans grands risques. La section du lieutenant Brisson constituait la pointe du triangle, tandis que les deux autres sections de la compagnie en formaient la base.

Les commandos de montagne avaient les yeux rivés sur le groupe de Kochaï. Malgré la végétation foisonnante, ils arrivaient à suivre la progression des insurgés.

– Jonquille, ici noir 32, les talibans sont deux cents mètres au nord-est de ta position. Ils viennent de s'arrêter et sont en train de se déployer dans trois maisons et le long du muret d'un jardin.

– Reçu, répondit Chappaz. On a commencé à se désengager. On va juste attendre qu'ils ouvrent le feu pour les fixer, le temps que vous repériez bien toutes leurs positions.

– Noir 32 reçu. Faites gaffe tout de même, dit Yann.

Kochaï était monté sur le toit de la maison centrale. Ainsi, il pouvait voir sur sa droite et sa gauche ses moudjahidines. Il n'avait pas de tireur au lance-roquettes dans son groupe, n'ayant pas eu le temps de trouver un remplaçant au malheureux Bazgar. Avec ses seules *kalachnikovs*, les Infidèles lui paraissaient difficiles à atteindre mais qu'importe, l'essentiel était de montrer aux habitants que les talibans gardaient le contrôle de la

vallée et que son groupe et lui étaient les combattants les plus valeureux d'Alasay.

Kochaï ouvrit le feu et ses hommes l'imitèrent. Les talibans tiraient à l'aveuglette. Le lieutenant Brisson ordonna à deux de ses groupes de combat de riposter. Ses chasseurs étaient solidement postés le long des murs des maisons et des jardins, ils ne risquaient rien. Le véhicule de l'avant, blindé, équipé d'un canon de vingt millimètres, ouvrit le feu à son tour. Ses rafales sèches couvrirent les détonations de toutes les autres armes.

L'échange des coups de feu entre les talibans et les chasseurs de la compagnie de Chappaz dura une bonne vingtaine de minutes, chaque camp semblant vouloir avoir le dernier mot. Pendant ce temps, les commandos de Kermarec notaient méticuleusement la position de chaque homme du groupe de Kochaï. Ils complétaient la moisson des renseignements faite patiemment lors des missions précédentes.

– Braque tes jumelles sur le « Château Fort » et regarde si ça bouge, dit Molinier à Blanc.

Le caporal-chef se mit à fouiller le versant du Türchar qui, sur l'autre rive de la vallée, leur faisait face. Il commença par scruter la base du versant.

– Que dalle ! En dehors du groupe des douze givrés qui sont en train de s'exciter pour rien, je crois que les autres ont décidé de laisser leur *kalach* à la maison. Je ne comprends pas, pourtant il n'y a pas de Top 14¹¹ à la télé aujourd'hui !

Blanc ne perdait jamais l'occasion de faire une petite plaisanterie, histoire de détendre l'atmosphère.

Près de Sultankhel, la pétarade se calmait. Les premiers véhicules de la compagnie commençaient à quitter la vallée. Les talibans tirèrent quelques coups de feu rageurs avant de faire taire définitivement leurs armes.

- On reste ici jusqu'à ce que la nuit tombe. Discretion totale pour ne pas dévoiler notre position. On maintient l'observation pour voir par où le groupe des talibans décroche, ordonna Yann.
- Tout ceci est ma foi fort instructif.

Le lieutenant-colonel Dawson était posté dans une anfractuosité de rocher. Assis à côté de lui, le *master sergeant* Burry avait les yeux rivés sur un petit écran de contrôle sur lequel étaient retransmises les images prises par un drone *predator*. Burry parlait à la radio avec l'opérateur du drone, le guidant en fonction des instructions de Dawson. Les deux commandos de la *Task force shadow* observaient la vallée d'Alasay depuis le sommet du Khwadabelhad où, avec cinq autres soldats, ils s'étaient fait hélicopter pendant la nuit. Grâce à leurs jumelles à longue portée et à l'œil inquisiteur du drone, ils avaient pu suivre l'opération de la compagnie de Chappaz, mais ce qui les intéressait avant tout, c'était les talibans.

– Pas très combatifs, les *frenchies*, fit Burry avec une moue dubitative. Ils étaient au moins cent contre ces douze peigne-culs, ils avaient une belle occasion de leur coller une grosse raclée.

– C'est vrai qu'ils ont décroché un peu vite, mais il faut rester prudent, les Français sont souvent imprévisibles. Ils ont peut-être des idées derrière la tête. Nous, en tout cas, on n'aura pas perdu notre temps. On a accroché le groupe de ce salopard de Kochaï. Il ne nous reste plus qu'à le loger dans Sultankhel et ensuite, on s'occupera de lui et de son petit copain Elam. Maintenant, on attend tranquillement la nuit et on se fait récupérer par l'hélico.

Dawson sortit de sa musette de combat une canette de coca-cola light, l'ouvrit et la but à petites gorgées, visiblement très satisfait de sa journée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

finirent la nuit, blottis les uns contre les autres pour se réchauffer.

– Le jour ne tardera pas à se lever, dit Kochaï. Roustam, décharge la batterie de la mule et ensuite tu pourras retourner au village.

Le taliban se leva et alla enlever le dernier fardeau du bât de l'animal.

– Dans quelques minutes, tu verras la route dans la trouée entre ces deux arbres, dit Kochaï en s'adressant à Elam. J'ai fait un petit tas de cailloux pour t'aider à te repérer. Chargul restera avec toi. On ne sait jamais. Moi, je vais m'avancer de cinq cents mètres dans la direction de Tagab. Nous serons en liaison radio. Je lui désignerai le véhicule à détruire et lui te retransmettra mes ordres. Après, tu sais ce qu'il te reste à faire. Une fois que tu auras détruit le véhicule, tu abandonneras tout sur place et tu suivras Chargul. Est-ce que tout est clair pour toi ?

Elam regardait fixement le sol. Si proche de l'échéance fatidique, il ne se sentait pas la force de passer du statut de fabricant d'explosif à celui d'exécuteur des basses œuvres. Il sentait une boule au creux de son ventre. Il avait les mains moites et la nausée. Kochaï s'aperçut de l'angoisse qui étreignait le Pakistanais. Il le saisit brutalement par le col de son *chakman* et planta son regard acéré dans celui de chien battu de l'artificier.

– Écoute-moi bien, le Pakistanais, si tu nous fais défaut, je jure devant le Tout-Puissant de t'écorcher de mes propres mains comme je le ferai pour n'importe quel Infidèle. Est-ce que tu m'as bien compris ?

Elam était pétrifié par le visage de cet homme sur lequel il pouvait lire toute la folie meurtrière de la terre.

– Je jure de ne pas faillir, balbutia Elam. La peur que lui inspirait Kochaï avait pris le pas sur celle de tuer des hommes

qu'il ne connaissait pas.

Kochaï se retourna sans un mot et partit se mettre à son poste.

Les premiers rayons du soleil filtrèrent entre les frondaisons. Elam et Chargul s'étaient accroupis dans la cabane. Ils voyaient maintenant parfaitement la route et le petit tas de cailloux qui leur servait de viseur. Elam enroula l'un des deux fils de la ligne électrique autour d'une des deux cosses de la batterie. Il n'aurait plus qu'à poser l'autre fil sur l'autre cosse pour fermer le circuit électrique. Plusieurs taxis et quelques carrioles tirées par des ânes ou des chevaux passèrent devant eux. Personne ne remarqua l'installation de la bombe. Elam sentait ses jambes qui s'ankylosaient, mais il ne bougeait pas, terrifié par le sort que lui réserverait Kochaï si l'opération venait à échouer par sa faute. À aucun moment, il ne fut assailli par la crainte que la bombe ne fonctionnât pas. Il était tellement sûr de ses compétences qu'une telle hypothèse lui paraissait inconcevable. Le poste radio se mit à grésiller. Kochaï s'assurait que la liaison radio fonctionnait bien. Soudain, Elam et Chargul virent passer devant eux huit véhicules blindés français. Elam fut étonné que Kochaï ne donne pas l'ordre de tir. Il comprit ensuite que le chef taliban préférait attendre une autre cible moins risquée. En détruisant un des blindés, les talibans risquaient d'essuyer des tirs de riposte. Leur exfiltration aurait pu s'en trouver compromise. Deux heures encore passèrent. L'attente était devenue pour Elam un supplice. Il ne sentait plus ses jambes et l'angoisse grandissait au fil des minutes. Il lui tardait d'en finir le plus vite possible pour bouger et oublier toutes ces heures d'angoisse, de froid, de faim et de fatigue. Le soleil était déjà haut dans le ciel et il faisait chaud. Elam se débarrassa de son *patu*. Chargul restait impassible. On aurait dit une statue de pierre. Il avait la patience et l'endurance des gens de montagne.

Rien ne semblait l'incommoder.

– Attention, viennent trois pick-up de l'armée afghane et deux *Hummer* des Américains. Tu détruis le second *Hummer*. Soyez prêts, ils roulent vite.

La radio venait d'annoncer la cible. Dans quelques secondes la mort frapperait.

– Bien reçu, dit Chargul. Il répéta à Elam l'ordre de son chef : trois pick-up puis deux *Hummer*, tu tires le second *Hummer* tu as compris ?

– Oui, fit Elam dont le regard était désormais fixé sur la route.

Tout son être était concentré sur la fraction de seconde au cours de laquelle il établirait le contact entre le fil et la batterie. Il ne ressentait plus l'ankylose de ses jambes, l'angoisse qui le taraudait depuis des heures, la chaleur qui devenait étouffante. Il n'entendait plus les bruits de la vallée, le souffle de Chargul qui s'accélérait. Il n'était plus qu'une paire d'yeux attendant un *Hummer* devant un tas de cailloux et un doigt sur une cosse de batterie.

Les bruits des moteurs se rapprochèrent et les trois pick-up défilèrent devant lui. Quelques secondes s'écoulèrent, puis le premier *Hummer* passa et, presque collé à lui, le second déboucha. Elam ferma presque machinalement le circuit électrique. La détonation sembla faire taire tous les bruits de la vallée d'Alasay. Il sentit la terre trembler sous ses pieds et le souffle chaud de l'explosion sur son visage. La puissance destructrice qui venait de se libérer en une fraction de seconde lui fit rentrer la tête dans les épaules. Elle fut pour lui comme une libération. Le *Hummer* fut littéralement coupé en deux. Elam découvrit avec un étonnement mêlé d'effroi, la carcasse fumante du véhicule dont seuls les deux essieux, qui avaient été projetés de part et d'autre de la piste, étaient encore

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Voilà celui qui détruira l'hélicoptère.

Les chefs de groupe se retournèrent et virent Elam qui se tenait dans l'encoignure de la porte. Kochaï comprit alors que Sayed ne lui avait pas dit toute la vérité à propos d'Elam. Le Pakistanais était beaucoup plus qu'un simple artificier. Un homme qui était capable de fabriquer toutes sortes de bombes artisanales et de se servir d'une telle arme, ne pouvait être qu'un membre des services secrets pakistanais. Il jeta un regard noir à Elam qui fit mine de ne pas le remarquer dans l'assistance. Sayed reprit la parole :

– Je vais maintenant vous exposer mon plan avec précision. La veille de la venue du général américain, Kochaï et ses moujahidines iront installer une bombe sur la route de Dandawac. Cette bombe servira de leurre. Elle nous permettra d'intoxiquer les Infidèles en leur faisant croire qu'ils ont réussi à déjouer l'attentat que nous préparions contre leur chef. Le jour de la visite, nous ne déploierons aucun moudjahidine dans la vallée pour leur laisser croire que nous avons tout misé sur un attentat terroriste. Le but est de les mettre en confiance pour que l'hélicoptère vienne. Nous nous contenterons seulement de poster quelques guetteurs sur le Türchar, sans armes apparentes, pour attirer l'attention des hélicoptères de combat qui escorteront l'hélicoptère du général Infidèle. Elam attendra patiemment dans une maison de Dandawac qu'aura choisie Jalil. Cette maison devra être située au milieu du village pour limiter les possibilités de tir des Infidèles. Lorsque l'hélicoptère de l'Américain entrera dans Alasay, il montera sur le toit, tirera le missile et disparaîtra aussitôt. Jalil se chargera à partir d'aujourd'hui de la protection d'Elam.

– Ton plan est lumineux, Sayed notre chef. Il sera fait selon tes désirs, s'empressa de dire Jalil en s'inclinant.

Kochaï ne put s'empêcher de décrocher un regard de haine à

son rival. Il s'était senti désavoué par la décision de Sayed. Il jura alors de prendre sa revanche.

Le colonel Canel pénétra dans le bureau du major général Baxter après avoir salué impeccablement le général.

– Mon cher Bernard, merci d'être venu aussi vite. Permettez-moi de vous présenter le lieutenant-colonel Richard Miller, le responsable de mon équipe de sécurité.

Dawson se tenait quelques pas en retrait du général. Canel fut intrigué par le grand lieutenant-colonel à l'allure très sportive. Les deux hommes se serrèrent la main poliment, puis le général les invita à s'asseoir dans le coin salon du bureau. Il reprit la parole :

– Mon cher Bernard, je souhaite visiter le nouveau dispensaire de Dandawac.

Canel ne put dissimuler un mouvement de surprise dont Dawson se réjouit intérieurement.

– Quand souhaitez-vous effectuer cette visite mon général ? Canel voulait malgré tout faire bonne figure avant de tenter de dissuader le général de son projet.

– Dans quatre jours, mais vous comprendrez que la date est pour le moment secrète. J'estime qu'il est important que nous montrions à la population de la Kapisa qu'aucune vallée de la province ne saurait être soustraite à l'autorité de Kaboul.

– Je comprends parfaitement votre objectif mon général, mais ne pensez-vous pas qu'il serait plus judicieux d'attendre que nous ayons sécurisé cette vallée avant d'effectuer une telle visite ? Par ailleurs, il me semble que le gouverneur Paywastun serait plus à même que vous, de symboliser le pouvoir de Kaboul. Sa présence dans Alasay serait un très bon moyen de tester l'état d'esprit de la population.

– Le général Baxter est parfaitement au courant de votre

projet de reconquérir la vallée d'Alasay, mais il ne peut pas courir le risque d'un éventuel échec de votre part, dit Dawson avec un sourire narquois.

– J'ai parlé de mon projet de visite au gouverneur Paywastun en restant discret sur le lieu et les modalités d'organisation, renchérit le général Baxter. Il a d'emblée repoussé l'idée, prétextant qu'il ne pouvait pas prendre le risque d'un échec qui constituerait pour lui une perte très grave de crédibilité auprès du président Karzaï.

– Je comprends vos réticences mon général, répondit le colonel français qui avait choisi d'ignorer ostensiblement Dawson, mais soyez absolument certain que mon état-major travaille d'arrache pied pour concevoir une manœuvre qui nous permettra de l'emporter contre les talibans. Nous avons mené, ces dernières semaines, de très nombreuses opérations dans Alasay qui nous ont permis de mieux connaître la façon dont les insurgés manœuvrent. En dépit de mes moyens limités, je suis raisonnablement optimiste pour que la bataille d'Alasay, car ce sera forcément une bataille, tourne à notre avantage.

– J'approuve votre projet, mon cher Bernard, et je peux vous assurer, dès à présent, du soutien total de ma division, mais je ne peux pas attendre le lancement de votre grande offensive. Le temps presse, c'est maintenant qu'il faut réaffirmer notre volonté de contrôler Alasay. D'autre part, cette visite s'inscrit dans le sens de votre idée qui me paraît excellente au demeurant, de défier les insurgés afin de les inciter à un combat ouvert contre votre bataillon.

Le général Baxter n'était visiblement pas prêt à différer son projet.

– Vous avez raison, mon général, mais je crains que nous n'allions trop loin dans ce registre et que l'ennemi finisse par se renforcer à un point tel que nous ne parvenions plus à pénétrer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Quand un obus avait toussé
Tous quatre de la classe seize
Parlaient d'antan non d'avenir
Ainsi se prolongeait l'ascèse
Qui les exerçait à mourir*

– C'est chouette, dit Blanc. C'est presque nous ici. Ce type savait ce qu'était la guerre.

Molinier ne répondit pas, mais il était heureux que son ami fût touché par les vers d'Apollinaire. Les deux soldats se retournèrent pour observer le paysage magnifique qui les entourait. Le Daray, colline rocheuse plantée à l'entrée de la vallée de Bédraou, projetait son ombre gigantesque sur les versants sud du Karat Kuhe. L'immense steppe suspendue de la Kohe Sofi venait mourir dans une barrière de calcaire dont les replis tombaient comme des draperies figées pour l'éternité. Ils ne pouvaient détacher leurs regards de la vallée d'Alasay qui leur paraissait si proche et qui, pourtant, restait tellement inaccessible.

– Notre destin se jouera là-bas David, dit Molinier gravement.

Puis, il tapa affectueusement sur l'épaule de son ami avant de retourner à son petit bungalow de bois.

Le drone surveillait inlassablement la piste qui serpentait au pied du Türchar. Régulièrement, le *master sergeant* Burry demandait à l'opérateur qui pilotait l'aéronef à distance de zoomer sur des groupes d'hommes qui lui paraissaient suspects. Installé confortablement dans la salle des opérations de la *Task force shadow*, la guerre était devenue pour le sous-officier une simple chasse à l'affût. Les miracles de la technologie lui permettaient d'attendre ses proies dans un air climatisé, en

sirotant un coca et en écoutant un morceau de rock.

« Allez mes petits, sortez de votre tanière, que votre ami Willy vous mette un petit coup de massue sur le museau. Vous verrez, vous ne sentirez rien, juste le souffle chaud d'un missile *hellfire* en train de vous tomber à mach 2 sur le coin de la gueule. »

Burry détestait les talibans, comme il avait appris à haïr les terroristes d'Al-Qaïda et les narcotrafiquants mexicains, colombiens et panaméens au début de sa carrière.

La nuit commençait à tomber dans la vallée d'Alasay. Les paysans quittaient leurs champs et les enfants rassemblaient les troupeaux. Dans quelques heures, il n'y aurait plus âme qui vive à l'extérieur des maisons dans lesquelles tous se seraient barricadés. Kochaï inspecta la mule qui, une nouvelle fois, était conduite par les inséparables Chargul et Rustam. Le bât était plus lourd que lors de la dernière opération. Elam avait ajouté un bidon supplémentaire d'explosif. Soixante kilos de dynamite artisanale, c'est ce qu'il fallait pour espérer détruire un camion blindé américain.

– Ghazan vous accompagnera, dit Kochaï. Elam lui a montré comment amorcer les bombes et les raccorder à la ligne électrique. Il faut que le piège soit prêt à servir demain, au lever du soleil. Partez vite tant qu'il y a encore du monde dans la vallée, vous passerez inaperçus. Vous finirez la nuit chez Khialay à Adizaï, puis avant l'aube, vous irez installer la bombe à l'endroit convenu.

Les trois hommes écoutaient leur chef avec un air grave. Kochaï prit Ghazan dans ses bras :

- Que l'Unique te protège, sois prudent.
- Ne t'inquiète pas. Tout se passera bien.

C'était la première fois que Chargul et Rustam voyaient leur chef manifester de l'inquiétude avant une opération, mais ils

connaissaient les liens qui unissaient Kochaï à son frère cadet. Il l'avait d'ailleurs désigné comme son successeur à la tête du groupe des insurgés de Sultankhel s'il devait mourir au combat.

Les trois hommes se mirent en route. Ghazan marchait en tête, menant un troupeau de moutons d'une quinzaine de têtes. Chargul et Rustam fermaient la marche avec la mule. À les voir ainsi, ils passaient pour des bergers rentrant de plusieurs jours de transhumance dans les vallées de Spée ou de Skent. Les hommes et leurs bêtes marchaient d'un bon pas, comme s'ils avaient craint d'être rattrapés par la nuit. Le bleu du ciel s'assombrissait au fur et à mesure que le disque orange du soleil s'enfonçait inexorablement au ponant.

– Dans une heure au plus tard, nous serons chez Khialay, annonça Ghazan.

Ses compagnons, toujours aussi avares de paroles, ne répondirent pas.

Le lieutenant-colonel Dawson tapa sur l'épaule de Burry. Le sous-officier sursauta, absorbé qu'il était dans la surveillance des écrans de contrôle.

– Alors Will, toujours rien de suspect ?

– Non, rien du tout. Les rats commencent à regagner leurs trous, dit Burry en demandant à l'opérateur du drone de faire un plan large de la vallée.

Dawson vit une multitude de petites silhouettes qui se dirigeaient vers la masse noire que représentait la zone boisée dans le dégradé des gris de l'écran de contrôle. Quelques lumignons indiquaient les rares maisons équipées d'un groupe électrogène.

– Ces types-là se couchent comme les poules, fit remarquer Burry.

– Sans électricité, ils n'ont guère le choix, objecta Dawson.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur la maison suspecte. Il était, lui aussi, prêt à faire feu sans savoir précisément quelle serait sa cible et à quel moment il devrait tirer.

– Base, ici noir 32, appela Kermarec.

– Ici base, parlez.

– Ici noir 32, signal effectué, maison de l’ange repérée, pas d’activité suspecte détectée si ce n’est un personnel non armé qui était sur le toit au moment du signal. Je suis en mesure de traiter une cible éventuelle au milan et avec mes tireurs d’élite.

– Noir 32, ici tigre, bien reçu. Ouverture du feu à votre initiative.

Le colonel Canel était assis dans son poste de commandement, devant la carte de la vallée d’Alasay qu’il connaissait par cœur. Il se retourna vers Sudry, Chappaz et Maubert.

– Nous ne sommes plus très loin de l’heure de vérité les *boys*. Dans un peu moins d’une heure, nous avons rendez-vous avec l’histoire de ce pays.

Ghazan avait installé la batterie de voiture au pied du muret. Il l'avait couverte d'une vieille couverture. Chargul se tenait à côté de lui.

– L'hélicoptère devrait arriver dans une demi-heure, dit Ghazan. Il n'y a aucun déploiement de soldats dans la vallée, fit-il remarquer. Ce doit être pour ne pas attirer l'attention.

Chargul ne répondit rien comme à son habitude. Il surveillait les alentours avec toute l'attention possible, essayant de détecter une présence étrangère qui aurait pu compromettre l'opération.

Soudain, une colonne de pick-up entra dans la vallée et passa devant les trois talibans.

– Ils ont attendu le dernier moment en espérant nous surprendre. Ils ont choisi de ne pas utiliser de soldats étrangers pour s'attirer les bonnes grâces de nos frères, nota Ghazan.

Il s'étonna néanmoins que la route n'ait pas fait l'objet d'une reconnaissance approfondie, comme à chaque fois que l'on suspectait la présence d'un engin explosif. Il considéra que les soldats, comptant sur le secret qu'entourait la visite du général américain, ne voulaient pas éveiller l'attention.

Les soldats afghans garèrent leurs véhicules derrière le dispensaire et installèrent un cordon de sécurité autour du bâtiment. Ghazan constata avec soulagement qu'aucun d'entre eux ne s'éloignait de la piste. Ils avaient retenu les leçons du dernier accrochage où deux des leurs avaient été tués.

Les instructeurs américains qui les accompagnaient entrèrent dans le dispensaire pour s'assurer qu'aucune pièce n'était piégée. Ils avaient l'air détendus, ce que Ghazan considéra

comme étant bon signe. Les Infidèles ne se doutaient de rien.

– Will, tu as toujours visuel sur les trois talibans ? demanda Dawson.

– Ils n’ont plus bougé depuis qu’ils ont installé la bombe, répondit Burry.

– Prêt à tirer lorsque l’hélicoptère du général aura décollé. J’attends le compte-rendu de la tour de contrôle.

La tension était montée d’un cran dans la salle des opérations. Quelques minutes s’écoulèrent dans un silence recueilli. Les trois insurgés semblaient ne se douter de rien.

– Il va y avoir du *kebab*, dit Burry pour détendre l’atmosphère, en voyant que le troupeau de moutons s’était approché de l’endroit de mise à feu de la bombe.

– OK, *Eagle 6* a décollé, annonça Dawson. Il sera sur zone dans sept minutes. Tu peux faire tirer le drone.

– Feu ! se contenta de répéter le sous-officier à l’opérateur de l’aéronef.

Quelques secondes s’écoulèrent puis les trois talibans disparurent sous un épais champignon de fumée qui apparut complètement blanche sur l’écran de contrôle. Les commandos eurent l’impression de regarder un film sans paroles des débuts du cinématographe.

– Putain ! Il a mis le paquet ! s’exclama Burry. Il a dû tirer une bombe de deux cent cinquante kilos.

Dans la vallée d’Alasay, le tir du drone résonna comme un coup de tonnerre et provoqua un moment de surprise. La population crut à un nouvel attentat, jusqu’à ce qu’elle vît un épais panache de fumée s’élever à proximité de la zone boisée. Les soldats afghans, qui jusqu’alors avaient une attitude désinvolte, se postèrent immédiatement tandis que les paysans regagnaient à toutes jambes leurs maisons.

Lorsque la fumée se dissipa, Dawson et Burry observèrent

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jamais ses camarades de l'armée soviétique n'avaient réussi à conquérir.

– Quand pouvez-vous attaquer la construction du poste ?

– Dès que les tractopelles seront là et que les Afghans auront déchargé leur bulldozer.

De son observatoire, le colonel Canel voyait la longue colonne avancer lentement vers Alasay. Il avait vu les véhicules de tête arriver à l'ancienne prison. Les deux chars T 55 s'étaient immédiatement postés au pied des deux tours de guet, leurs canons pointés vers le bazar et le « Château Fort ». La partie était presque gagnée. Hormis une action d'éclat, les talibans ne pouvaient plus empêcher la construction du poste de l'armée afghane.

Plusieurs détonations retentirent. Canel braqua ses jumelles sur la côte 2 093.

– Tigre, ici jonquille, jonquille 20 est pris à parti par des tireurs isolés. Il n'a pas réussi à les localiser.

– Reçu, je vous envoie les A 10.

Les deux avions, qui tournaient patiemment dans le ciel d'azur de la vallée, se mirent à cercler au-dessus de la position de Chappaz. Les hommes du lieutenant Darmon scrutaient en vain les pentes qui s'épalaient à leurs pieds. L'écho, qui faisait rouler les claquements de coups de feu d'un versant à l'autre, ne facilitait pas la localisation des tireurs.

– Jonquille, ici jonquille 20, appela Darmon.

– Jonquille, répondit Chappaz.

– Ici jonquille 20, deux ou trois tireurs isolés tirent sur mes positions mais ils sont peu précis pour le moment. Il semble que les tirs proviennent du secteur de Bahadurkhel.

– Reçu. Pour le moment, il est inutile de répliquer. Laissez les venir, cela facilitera leur localisation, répondit Chappaz qui ne s'affolait pas.

Il savait que la section de Darmon était bien protégée et ces coups de feu sporadiques ressemblaient à un baroud d'honneur plutôt qu'à une véritable contre-attaque.

– Jonquille 10 suivi, annonça Brisson. De ma position, j'ai d'excellentes vues sur le bas des pentes sud-est de la côte 2 093. On pourra facilement localiser les insurgés s'ils bougent.

Kochaï avait divisé son petit groupe en deux équipes. Il espérait pouvoir s'approcher au plus près des positions des Infidèles pour ajuster au mieux ses tirs. Il regrettait d'avoir ouvert le feu si tôt. Les soldats étaient solidement retranchés dans leurs postes de combat. La partie serait difficile à jouer. Il apercevait Faridun, Gerbat et Marghoz qui avançaient prudemment de rochers en rochers. Tous se tapirent lorsque les A 10 firent un premier passage au-dessus de leurs têtes. Il ne fallait pas être repérés, sous peine d'être écrasés instantanément par la formidable puissance de feu des deux avions.

– Jonquille, ici jonquille 10, je viens de détecter trois *pax*¹² postés dans les rochers, deux cent cinquante mètres en contrebas des positions de jonquille 20.

– Reçu jonquille 10. Envoyez les coordonnées.

Le lieutenant Brisson énuméra la série de chiffres qui permettrait aux pilotes et aux artilleurs de régler leurs tirs.

– Ici tigre, priorité à une intervention des A 10. Je veux que tous les talibans mesurent bien les risques qu'ils prendront s'ils veulent attaquer notre dispositif.

Le colonel Canel voulait poursuivre la démonstration de force entamée depuis le lancement de l'opération.

Kochaï vit soudain le premier A 10 fondre sur la position où Faridun, Gorbato et Marghoz étaient apparus après leur dernier bond. Le rocher au pied duquel les trois talibans s'étaient cachés fut criblé d'obus de trente millimètres. L'avion venait à peine de

cabrer après cette première passe que déjà, le second appareil tirait une autre salve. L'attaque des deux A 10 coupa net l'élan du groupe de Kochaï.

– Ne bougez plus, dit le chef taliban aux cinq hommes qui étaient restés avec lui. Si les avions nous repèrent, nous sommes morts.

– Mais Faridun, Gorbat et Marghoz ? interrogea l'un des hommes d'une voix inquiète.

– Je ne sais pas, répondit Kochaï sur un ton agacé, mais ce n'est pas le moment de nous exposer inutilement.

Il sentait qu'il n'était plus maître de la situation et il se rendit compte que, pour la première fois, il reprenait l'un des arguments de Jalil. Il comprit qu'il ne luttait plus à armes égales avec les Infidèles. Il en était réduit à prier le Maître Absolu que son groupe ne soit pas décimé à cause de sa trop grande témérité. Il s'en voulait presque d'avoir entraîné ses moudjahidines dans une entreprise aussi risquée. Il en vint à penser que Jalil avait raison. Il fallait attendre que les Infidèles commettent une erreur pour contre-attaquer.

– Cachez-vous sous les rochers et ne bougez plus. Nous allons attendre que ces avions de malheur s'éloignent, dit-il à voix basse.

Les cinq moudjahidines s'exécutèrent en silence, se coulant entre les rochers le plus discrètement possible. Les A 10 continuaient de cercler au-dessus de la position de Faridun, Gorbat et Marghoz comme des vautours prêts à la curée.

– Tigre, ici jonquille.

– Ici tigre.

– Ici jonquille, les pilotes ont rendu compte qu'ils ont détecté trois insurgés. L'identification est positive. Ils les ont fixés et ils demandent l'autorisation de traiter définitivement la cible.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grotte, l'Apache fixera les insurgés dans la grotte. Les rats seront pris au piège. Abordage du Türchar par le nord pour éviter qu'ils ne nous repèrent avant le poser. Plan simple donc efficace. Ça ne devrait pas durer plus de trente minutes. N'oubliez pas les appareils photos pour les identifications des corps. Si on peut avoir Kochaï vivant, c'est mieux, mais on ne prend aucun risque.

La photo du chef taliban tournait de main en main.

– Mon *Black Hawk* posera en premier, puis ce sera au tour de celui de Will, reprit Dawson. Des questions ?

Les visages des commandos étaient fermés. Ils étaient déjà dans leur mission.

– OK. Départ dans dix minutes. Il faut faire vite. Il fera jour dans une heure.

Ce fut Sartor qui, le premier, entendit le battement régulier des pâles du *Black Hawk*. Le froid l'empêchait de dormir. Il remua ses compagnons qui s'étaient emmitouflés dans leur *patu*:

– Un hélicoptère ! Il s'approche d'ici ! Levez-vous vite !

Kochaï sortit de la grotte et tendit l'oreille.

– Il y en a au moins deux. Ils arrivent du nord. Prenez vos armes. Sartor, Yama et Raham Dil montez vers le sommet par l'arête. Nufail et moi, on passe par la galerie.

Les talibans débouchèrent sur le sommet au moment où le premier *Black Hawk* se posait sur la plateforme. Lorsque les dix commandos débarquèrent de l'appareil, ils furent pris sous un déluge de feu. Le pilote décolla précipitamment alors que les balles ricochaient sur la carlingue de son appareil. Sur le sommet du Türchar, l'enfer s'était déclenché autour des commandos américains. Deux d'entre eux avaient été touchés et gisaient sur le sol. Dawson et les sept rescapés firent une boule de feu et traînèrent les corps de leurs camarades vers la face nord

pour se mettre à couvert.

– On est tombé dans un piège ! hurla Dawson à la radio. Ils nous attendaient ! Carl et Phil sont salement amochés. On s’est mis à couvert dans les rochers mais on est coincés. Il va falloir nous tirer de ce merdier, Will !

Le deuxième *Black Hawk* s’était éloigné du Türchar. Burry contacta le pilote de l’Apache :

– Est-ce que tu peux nettoyer le sommet ?

– Négatif, répondit le pilote d’une voix ferme. Les insurgés sont beaucoup trop près des nôtres. Je risque de les toucher.

Dawson, qui avait suivi la conversation, approuva :

– Ils sont à une trentaine de mètres à peine de nous, dans des caches. Si l’Apache tire, il n’est pas sûr d’avoir les salopards d’en face et nous qui sommes moins bien postés qu’eux, on risque d’en prendre plein la gueule. Il faut faire un assaut sur le sommet.

– C’est de la folie Richard, on risque d’y laisser un hélicoptère, dit Burry. Il va falloir monter une extraction depuis le sol.

William Burry avait parfaitement analysé la situation. Une mission qui semblait simple au départ, venait en quelques secondes de se transformer en une opération de secours d’une terrible complexité. Le Türchar avait rendu son verdict. La montagne interdite ne se laisserait pas dompter si facilement. Kochaï sentit qu’il tenait sa revanche. Les Infidèles venaient de commettre l’erreur qu’il n’espérait plus. Il ne savait pas précisément combien de commandos étaient acculés sur le sommet, mais il estima qu’ils ne devaient pas être plus d’une dizaine compte tenu de la taille de l’hélicoptère qui s’était posé. Il se glissa dans la galerie de la grotte et alluma son *talkie-walkie*.

Dans la vallée, les habitants avaient été réveillés par la

fusillade et le bruit des hélicoptères qui tournaient autour du sommet du Türchar. Certains crurent à un nouvel assaut des soldats étrangers sur le dernier réduit qui échappait encore à leur contrôle. Jalil était immédiatement monté sur le toit de son *qala* pour comprendre ce qu'il se passait. Lorsqu'il vit le *Black Hawk* décoller et aller directement se poser sur la base de Tagab, il comprit que quelque chose ne tournait pas rond pour les étrangers. Il entendit l'appel de Kochaï à la radio :

– Jalil, mon frère, ici Kochaï, m'entends-tu ?

– Oui, répondit Jalil, je t'écoute.

– Nous avons pris au piège une dizaine de soldats Infidèles, mon frère, monte jusqu'à moi avec tes moudjahidines. Le Conquérant vient de nous offrir l'occasion de laver l'affront d'hier.

– J'arrive, mon frère. Mes moudjahidines et moi nous nous mettons en route immédiatement.

Jalil tenait la revanche qu'il attendait. Il ne pouvait laisser passer pareille occasion de se débarrasser de Kochaï et de s'imposer comme le nouveau chef des insurgés d'Alasay. Paywastun serait heureux.

– Tigre, ici jonquille, parlez !

Dès les premiers coups de feu, tous les chasseurs alpins avaient rejoint leurs postes de combat. De la côte 2 093, Chappaz avait une vue imprenable sur le Türchar.

– Ici tigre, parlez.

– Ici jonquille. Il y a un contact au sommet du « Château Fort » entre les talibans et des soldats de la coalition, mais je ne sais pas de quelle unité il s'agit. Il y a un Apache et un *Black Hawk* qui tournent autour du sommet.

– Ici tigre, reçu.

Le colonel Canel avait braqué ses jumelles de vision

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sables se détachaient sur le fond brun des dalles de schiste. Quelques coups de feu résonnaient par intermittence dans l'immense cathédrale de pierre qu'était cette face. Ils rappelaient aux soldats qu'en haut de la montagne, la guerre les attendait.

Tofan déboucha au sommet du grand couloir. Il reconnut la petite épaule herbeuse sur laquelle il avait glissé juste avant sa chute interminable. Il était monté aussi vite qu'il avait pu et son cœur battait la chamade. Sa chemise trempée de sueur lui collait à la peau. Il but une longue gorgée à sa gourde. Il vit les commandos qui s'échelonnaient sur le grand pilier. Les derniers soldats étaient à peine à quelques centaines de mètres. Ils ne l'avaient pas repéré, ne s'attendant probablement pas à rencontrer un homme comme lui dans un endroit aussi inaccessible. Tofan repartit. Moins chargé que les soldats qui le précédaient, il ne tarda pas à rattraper la queue de la colonne. Le sergent-chef Thierry Follin qui fermait la marche de la section, son inséparable mitrailleuse en bandoulière, sursauta lorsqu'il vit le jeune Pachaï surgir de derrière un clocheton rocheux. Il braqua instinctivement son arme vers lui. Tofan s'arrêta et leva les bras pour montrer qu'il n'était pas armé.

– Noir 32, ici noir 32 alpha, appela le sous-officier.

– Ici noir 32, répondit Yann, que se passe-t-il ?

Le lieutenant pensa qu'un des commandos avait des difficultés pour franchir une des dalles rocheuses qui parsemaient le pilier.

– Un Afghan vient de me rejoindre, venu de nulle part. Le type n'est pas armé et n'a pas l'air hostile.

– Mais qu'est-ce qu'il fout là ? Yann était stupéfait d'une telle rencontre.

– Je ne sais pas. Il ne parle pas l'anglais et encore moins le français. Il me fait signe qu'il veut rejoindre la tête du

détachement. Il m'a l'air de bien connaître l'endroit. Je l'ai fouillé, il n'a pas d'arme sur lui, juste trois outils : un marteau et deux burins.

– C'est un cueilleur de cristaux, coupa Yann. On a les mêmes chez nous, à Chamonix. Envoie-le jusqu'à moi. Blanc et Molinier, vous ne le quittez pas des yeux. On ne sait jamais.

– Reçu, répondit Molinier qui avait déjà pris Tofan dans sa ligne de mire.

Tofan serpentait entre les rochers, remontant la colonne des soldats. À chaque fois qu'il croisait un commando, il lui souriait timidement et s'inclinait pour lui montrer qu'il n'était animé d'aucune intention hostile. Il finit par rejoindre Yann. Le lieutenant possédait quelques rudiments de dari.

– La paix soit sur toi. Comment t'appelles-tu ?

– Tofan.

– Que fais-tu ici ?

Tofan se lança dans de grandes explications en montrant tour à tour ses outils et en désignant du doigt le sommet du Türchar. Le lieutenant fut conforté dans son idée que l'homme recherchait des cristaux. Il eut également le sentiment qu'il n'était pas un taliban et il semblait être familier de cette montagne. Effectivement, Tofan reprit l'ascension en faisant signe à Yann de le suivre.

– Il grimpe sacrément bien le gazier, fit Blanc qui ne quittait plus le Pachaï de ses jumelles. Le lieutenant a toutes les peines du monde à le suivre.

Yann et Tofan parvinrent au sommet du grand pilier. Il leur restait encore le mur que surplombait la vire qui avait servi de refuge à Tofan. Yann aspira une gorgée par le tuyau de sa poche à eau puis tendit l'embout à Tofan. Celui-ci déclina l'offre de l'officier et sortit de sa gibecière en toile la petite outre en peau que lui avait donnée Gulab. Les deux hommes sourirent

lorsqu'ils comparèrent leurs gourdes respectives. Elles résumaient l'absurdité de cette guerre née de la confrontation entre deux mondes tellement éloignés l'un de l'autre qu'ils ne pouvaient pas cohabiter. Yann se demanda si le saut dans la modernité que l'on exigeait de ces Afghans qui vivaient dans des vallées aussi reculées était bien raisonnable.

Tofan montra à Yann la longue faille par laquelle il avait franchi la paroi de schiste. Yann comprit qu'elle était la clé du passage. Il regarda Tofan et le remercia du regard.

– Il va falloir installer une main courante, dit-il à haute voix. Les gars sont trop chargés, si l'un d'eux glisse, il débaroulera jusqu'en bas, et là, adieu !

Il attendit que les deux commandos qui portaient les cordes statiques, le rejoignent. Il ouvrit son sac et en sortit un marteau perforateur. Il jaugea la longueur de la faille et prit une poignée de goujons, de plaquettes et de mousquetons. Yann s'encorda et s'engagea sur la faille. Il fit quelques pas et perça la roche avec le perforateur. La mèche pénétra aisément dans le schiste dont la surface s'écailla. Puis il planta le goujon dont chaque coup de marteau fit chanter la roche crescendo. Il vissa ensuite la plaquette avant d'y accrocher un mousqueton dans lequel il attacha la corde par un nœud de cabestan. Tofan était fasciné par le perforateur et la technique de l'officier. Yann recommença l'opération à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il ait atteint la grande terrasse. La faille était désormais doublée par la corde statique que Tofan avait empoignée à la suite de Kermarec. Les commandos pourraient franchir ce passage délicat sans risques.

Yann inspecta la vire. Elle était dominée par un léger surplomb qui cachait le sommet. Il ne voyait plus les commandos américains. Il repéra la cheminée et comprit que c'était la seule issue pour gagner la cime. Tout à ses réflexions, il ne vit pas que Tofan l'avait rejoint, ni que ce dernier, profitant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la première étoile de ski ! Je vois d'ici la tête de ma femme et de belle-maman !

Et les deux jeunes avocats éclatèrent de rire.

– Base, ici noir 32, je vous rends compte que nous sommes maîtres du « Château Fort ». Bilan provisoire : trois prisonniers et trois talibans tués parmi lesquels Kochaï qui a été formellement identifié par nos camarades américains.

Yann Kermarec vit alors déboucher sur le sommet le capitaine Chappaz. Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre. À leurs pieds, le Türchar étalait ses versants, ses arêtes et ses piliers. Ils avaient vaincu la montagne interdite.

– Base, ici jonquille, je viens de faire la jonction avec noir 32. Beau sommet, vraiment, c'est un beau sommet, exulta Chappaz.

– Noir 32 et jonquille, ici tigre. Bravo les gars, bravo. Nous sommes ici tous très fiers de vous.

Tous ceux qui étaient à l'écoute du réseau radio remarquèrent que la voix du colonel Canel était moins assurée qu'à l'accoutumée.

Blanc et Molinier franchirent ensemble les derniers mètres qui les séparaient de la plateforme sommitale et gagnèrent le rebord sud d'où ils pouvaient voir toute la vallée d'Alasay et la base de Tagab. Ils dominaient tous les sommets de la Kapisa. Ils éprouvaient la même émotion que lorsqu'ils avaient gravi ensemble, par la fameuse voie Escarra, le Canigou, la montagne sacrée des Catalans.

– Dommage, on voit pas la mer, fit Blanc jamais avare d'un bon mot.

Molinier savait que son ami, pudique, cachait toujours son émotion en plaisantant. Alors, il sortit le livre de Guillaume Apollinaire et sans que son ami ne l'y invite, il commença à

lire :

Il y a un vaisseau qui a emporté ma bien-aimée

Il y a dans le ciel six saucisses et la nuit venue on dirait des asticots dont naîtraient les étoiles

Il y a un sous-marin ennemi qui en voulait à mon amour

Il y a mille petits sapins brisés par les éclats d'obus autour de moi

Il y a un fantassin qui passe aveuglé par les gaz asphyxiants

Il y a que nous avons tout haché dans les boyaux de Nietzsche de Goethe et de Cologne

Il y a que je languis après une lettre qui tarde

Il y a dans mon porte-cartes plusieurs photos de mon amour

Il y a les prisonniers qui passent la mine inquiète

Il y a une batterie dont les servants s'agitent autour des pièces

Il y a le vaguemestre qui arrive au trot par le chemin de l'Arbre isolé

Il y a dit-on un espion qui rôde par ici invisible comme l'horizon dont il s'est indignement revêtu et avec quoi il se confond

Il y a dressé comme un lys le buste de mon amour

Il y a un capitaine qui attend avec anxiété les communications de la TSF sur l'Atlantique

Il y a à minuit des soldats qui scient des planches pour les cercueils

Il y a des femmes qui demandent du maïs à grands cris devant un Christ sanglant à Mexico

Il y a le Gulf Stream qui est si tiède et si bienfaisant

Il y a un cimetière plein de croix à 5 kilomètres

*Il y a des croix partout de ci de là
Il y a des figues de Barbarie sur ces cactus d'Algérie
Il y a les longues mains souples de mon amour
Il y a un encrier que j'avais fait dans une fusée de 15
centimètres et qu'on n'a pas laissé partir
Il y a ma selle exposée à la pluie
Il y a les fleuves qui ne remontent pas leur cours
Il y a l'amour qui m'entraîne avec douceur
Il y avait un prisonnier boche qui portait sa mitrailleuse sur
son dos
Il y a des hommes dans le monde qui n'ont jamais été à la
guerre
Il y a des Hindous qui regardent avec étonnement les
campagnes occidentales
Ils pensent avec mélancolie à ceux dont ils se demandent
s'ils les reverront
Car on a poussé très loin durant cette guerre l'art de
l'invisibilité*

Molinier referma le livre délicatement, le remit dans la poche de son treillis et posa son bras sur l'épaule de son ami.

– Et il y a nous deux, petit frère, au sommet du Türchar, à sentir sur nos visages la caresse du vent d'Alasay.

Achevé d'imprimer par
Imprimeries Maury S.A.S.
Zone industrielle - Impasse des Ondes
CS 70 235 - 12 102 - Millau cedex
en octobre 2013

Dépôt légal : octobre 2013

Imprimé en France